

PARIS
MATCH

GILLES CARON

Grand reporter, passionnément

« HISTOIRE D'UN REGARD »

Le documentaire événement au cinéma

« SON ŒIL DE PHOTOGRAPHE ÉCLAIRE LE MONDE »

Les témoignages de Régis Le Sommier et de la réalisatrice Mariana Otero

En partenariat avec

**gilles
caron**

fondation

PAR RÉGIS LE SOMMIER

Le photographe est un être privilégié. D'abord parce qu'il peut dire avec son œil ce que mille mots ne savent décrire. « La photographie doit comporter une information » disait Roger Théron, le directeur de Paris Match. Ensuite parce que l'enchaînement de ses images, qui se lisait à l'époque sur une planche-contact et qui apparaîtrait aujourd'hui grâce aux numéros que l'appareil numérique attribue à chacune des photos prises, permet de retracer un itinéraire, et en réalité, tout un morceau d'existence. C'est ce que montre de façon remarquable ce film lorsqu'il explore le premier reportage qui a fait connaître Gilles Caron, c'est-à-dire son entrée dans la vieille ville de Jérusalem avec les troupes israéliennes en 1967. L'analyse des planches-contacts - la même chose sera faite ensuite avec un reportage sur Mai 68 - fait revivre le photographe à la faveur d'un étrange détour dans les arcanes du temps. Par où est-il passé ? Quelle rue a-t-il arpentée ? Ici, il a hésité. Là, il a dû monter sur une hauteur, trouver un point de vue pour mieux photographier

par exemple ces soldats embrassant le Mur des Lamentations. Au passage, on saisit le désarroi soudain du photographe. Il ne comprend pas d'abord pourquoi ces soldats embrassent un mur (depuis 1948, il était sous contrôle des Jordaniens et donc interdit aux juifs), mais il se rend compte assez vite du caractère sacré de l'endroit. La photographie, comme la peinture, touche à l'immortalité. Celui qui la produit, de par ses intentions, boîtier en mains, en devient lui aussi éternel. J'ai pu vérifier cela avec un autre photographe, Chris Hondros, un ami cher disparu à Misrata en Lybie en avril 2011, et que j'ai eu le privilège d'accompagner quelques fois en Irak et en Afghanistan. Comme Gilles Caron, Chris a passé sa courte carrière, un peu plus de douze ans, à traquer la vie dans les en-

droits obscurs du monde où la mort est souveraine. Dans le dernier cliché où on le voit, photographié par un confrère, il court dans un escalier en feu, une main en l'air, l'autre accrochée à son boîtier, comme s'il avait conscience que le moment était venu de s'échapper. Mais avec les mortiers, c'est le hasard qui décide. On ne les entend pas tomber. Gilles Caron lui non plus n'a pas choisi sa sortie, plus mystérieuse encore. Il a disparu sur la route n°1 qui relie le Vietnam au Cambodge, dans une zone tenue par les Khmers rouges de Pol Pot le 4 avril 1970. Dans les deux cas, hier et aujourd'hui, il y a un homme, avec

RÉGIS LE SOMMIER,
DIRECTEUR ADJOINT
DE LA RÉDACTION
DE PARIS MATCH,
GRAND REPORTER DE
GUERRE. IL ANALYSE,
DANS CE TÉMOIGNAGE,
L'HÉRITAGE DE CE
PHOTOJOURNALISTE
D'EXCEPTION.

GILLES CARON UNE ÉTINCELLE DE VIE

Janvier 1967.
Soldat américain,
guerre du Vietnam.
© Fondation Gilles
Caron / Clermes.



ses intuitions, ses espoirs, ses peurs, sa solitude face aux événements, même s'il lui arrive d'être accompagné par un reporter. Cette façon d'accompagner l'histoire en marche prend alors la forme d'un partage aux confins du monde, dans ces endroits où la proximité de la mort vous rend incroyablement vivant. Alors tant pis si la chance, dont l'absence chez nous est vécue comme une faute professionnelle, vous abandonne un jour. Caron en était bien conscient. « J'ai eu la baraka jusqu'à présent, disait-il, mais faut que je m'arrête. J'ai pris trop de risques, cette fois, j'ai bien cru qu'on allait y passer. J'ai eu de la chance encore une fois mais je suis marié, j'ai deux enfants, je veux les voir grandir, non, vraiment, je ne peux pas continuer comme ça ». C'était en janvier 1970, trois mois avant sa disparition. ■



Mai 1968. Paris,
Place de la République.
Manifestation CGT.
© Fondation Gilles
Caron / Clermes.

Paris. 6 mai 1968.
Daniel Cohn-Bendit
devant la Sorbonne.
face à un CRS.
© Fondation Gilles
Caron / Clermes.





MARIANA OTERO



Marjolaine Bachelot-Caron évoque avec Mariana Otero la disparition de son père. © Archipel 33.

Mariana Otero au milieu des planches-contacts de Gilles Caron. © Jérôme Prébois, Archipel 33.

« PAR IMAGES INTERPOSEES, JE CHEMINE AVEC LUI ».

INTERVIEW PHILIPPE LEGRAND

Mariana Otero, la réalisatrice du documentaire « Histoire d'un regard », fait renaître avec finesse et talent, le parcours de Gilles Caron. Après ses succès cinématographiques « Histoire d'un secret », « Entre nos mains », elle pose ici son propre regard sur l'histoire singulière et inédite de cet illustre photographe.

Paris Match. Dans la cour des grands du photoreportage, ils sont quelques-uns. Comment s'est fait votre choix pour Gilles Caron ?

Mariana Otero. C'est le hasard. Il s'est imposé à moi quand j'ai vu une de ses dernières pellicules, où se mêlaient des photos de famille et celles de son dernier reportage au Cambodge. Ces photos m'ont rappelé les derniers dessins que ma mère peintre avait faits de ma sœur et moi alors enfants, peu de temps avant sa mort. Grâce à la famille de Gilles Caron, j'ai eu accès à ses archives, 100 000 photographies ! En commençant à les regarder, je me suis aperçue qu'elles n'avaient pas été classées dans l'ordre où elles avaient été prises. Mon premier travail a été de retrouver cet ordre. J'ai ainsi été amenée à reconstituer les déplacements de Gilles Caron que ce soit à Jérusalem pendant la guerre des Six Jours, dans les batailles au Vietnam, dans le Paris de mai 68... En observant ses photos, j'ai alors perçu à quel point le regard de Caron sur les événements – même les plus tragiques – mettait toujours en valeur les individus, en nous laissant imaginer leur histoire au milieu de la grande Histoire. Cela crée une forme d'identification entre celui qui regarde et celui qui est photographié. Et c'est de là, je crois, que vient l'émotion si forte que l'on ressent en voyant les photos de Gilles Caron.

Projeter sur grand écran la vie d'un photographe comme lui, passer de la

photo publiée à l'image de cinéma n'est pas courant !

En plongeant mon regard dans celui de Gilles Caron, j'ai eu le sentiment de me retrouver à ses côtés dans les scènes qu'il avait photographiées de façon finalement très cinématographique. Mon travail de réalisatrice a consisté à faire entrer à son tour le spectateur dans ces scènes. J'ai souhaité trouver une forme différente pour chacun des reportages. Dans un cas, je donne à comprendre les déplacements précis de Caron autour de son sujet. Dans un autre, je rencontre un historien qui en se replongeant avec moi dans les planches-contacts nous permet de comprendre les enjeux de l'événement et la manière dont Caron en rend compte. Ou bien encore, je retrouve des enfants ou jeunes gens photographiés devenus aujourd'hui adultes. Et à chaque fois, par le montage j'essaie de faire ressentir au spectateur la tension des scènes que Caron a photographiées.

Votre émotion est visible. Et transparaît au fil du film. Etait-ce votre priorité ?

Pour moi l'émotion est évidemment un élément important. Mais plus important encore est la manière de la faire surgir, le chemin et les histoires qui y conduisent. J'ai construit ce film comme une enquête avec un ton résolument romanesque, afin de faire revivre au spectateur les scènes que Caron a photographiées, faire comprendre son regard et finalement lui redonner une présence. ■

REGARD SUR UN « REGARD »



A la une, l'Irlande, le 30 août 1969.

LE SEIGNEUR DE LA PHOTO

Il a marqué et marque toujours. Son regard est un œil qui voit ce qui se joue devant lui. Et plus encore. Le dessous des scènes, l'envers du décor transpercé en un clic, en un clac. Gilles Caron ne photographie pas à tout-va. Il regarde. Il prend le temps de contempler l'instant, l'action ; ce qui se passe ; ce qui repasse ; ce qui trépassé. Il avance doucement, attentivement, pour mieux immortaliser ce que l'Histoire retiendra. Dans l'objectif de son appareil photographique, des femmes, des hommes, des scènes qui expriment la vie. Ses photos les racontent, les décryptent pour que d'un chaos sortent quelques vérités. Des années après les borbiers sanglants du Vietnam, sous les feux de la mitraille, ou les pavés de Mai 68, ses clichés historiques livrent encore leur secret. Leurs histoires. Gilles Caron a le visage d'un ami qui vous veut du bien. Et la conscience d'un seigneur qui croit dans les valeurs de l'engagement. Pour aller jusqu'au bout de la passion.

Philippe Legrand

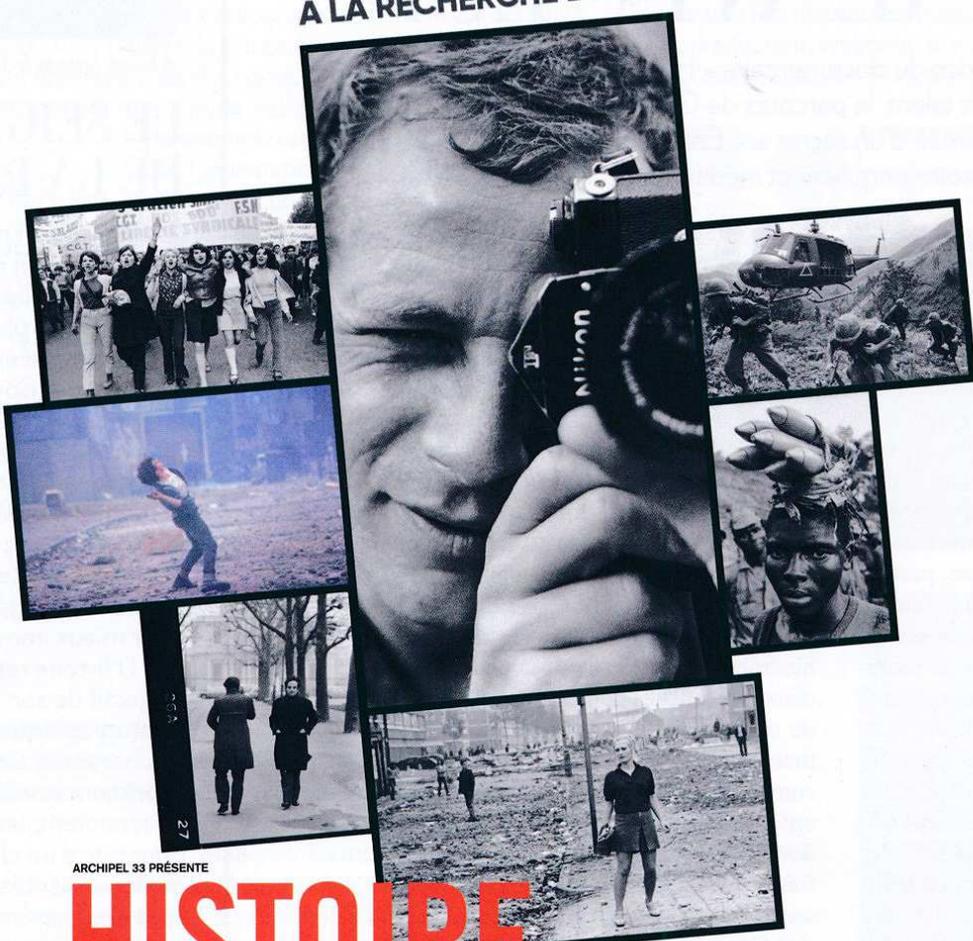
LE FILM « HISTOIRE D'UN REGARD »

GILLES CARON EXTRAORDINAIRE ET LEGENDAIRE

Il a juste 30 ans lorsqu'il disparaît brutalement au Cambodge. Sa courte existence ne l'a pas empêché d'être le témoin des événements majeurs qui ont marqué le XX^{ème} siècle. Répondant à l'appel de l'actualité, il embarque sur tous les fronts avec sa sacoche

d'appareils photos pour la guerre des Six Jours, Mai 68, le conflit en Irlande du Nord, la guerre du Vietnam... Gilles Caron est le héros de ce film documentaire signé Mariana Otero qui - d'un zoom à un autre - célèbre le regard d'un homme qui a eu mille vies en une.

À LA RECHERCHE DE GILLES CARON



ARCHIPEL 33 PRÉSENTE

HISTOIRE D'UN REGARD

UN FILM DE MARIANA OTERO
ÉCRIT PAR MARIANA OTERO EN COLLABORATION AVEC JÉRÔME TONNERRE

LE 29 JANVIER AU CINÉMA

France culture

PARIS
MATCH

Sous la direction d'Olivier Royant, rédaction en chef de ce document Régis Le Sommier et Philippe Legrand avec la collaboration de Jordan About. Direction artistique : Anne Fèvre. Chefs de fabrication : Philippe Redon, Nicolas Bourel. Imprimé en France par l'imprimerie Baron (Papier certifié PEFC). Lagardère Media News RCS de PARIS sous le numéro B 834 289 373 TVA : FR23834289373 Directeur de la Publication : Constance Benqué. CPPAP Paris Match : 0912C82071. **Ne peut être vendu.**